

LE BULLETIN

du Groupe de Recherches sémio-linguistiques (EHESS) - Institut de la Langue Française (CNRS)

Septembre 1979

10

POUR UNE SEMIOTIQUE ARCHITECTURALE

La présentation de textes contribuant à la construction d'une sémiotique de l'architecture ne peut prétendre introduire fidèlement leurs diverses orientations, exposées ici-même. Celles-ci ont été retenues dans le temps immédiat de cette première parution ; leur publication n'indique pas un dessein précis dont chaque contribution serait un fragment cohérent ; elle ne prédétermine pas non plus les orientations d'une parution ultérieure.

Toutefois l'occasion est donnée de tenter de faire apparaître un panorama, le champ d'expansion de ces axes d'étude les situant dans une genèse esquissée, un devenir attendu.

L'origine de la sémiotique architecturale n'est pas réductible à son inscription dans la récente période de vulgarisation des sciences du langage et de l'avènement du structuralisme. Encore moins faut-il rechercher son commencement dans ce temps de perte de mémoire qui a marqué l'enseignement de l'architecture au lendemain de 68. Certes l'euphorie de la découverte des sciences sociales, amorcée dans les milieux de l'architecture au cours des années 50, et l'impact de la pertinence de certains de leurs concepts pour revitaliser une réflexion critique sur l'architecture ont pu faire croire que la sémiotique architecturale procédait d'une sémiologie générale, contemporaine de ces interrogations.

L'illusion fut si grande que, dans les années 70 encore, il était coutume de situer la proto-histoire de cette sémiotique spécifique dans un champ extérieur aux pratiques sociales qui la fondent : dans la production du texte et non pas dans la production du bâti. Dans le même temps, un courant architectural néo-historiciste rejetait toute tentative visant à créer une sémiotique autonome, en raison des affinités structuralistes qui lui étaient prêtées. Cette dernière conception instaurait le structuralisme, non seulement comme moment dépassé d'un processus de construction d'une sémiotique architecturale, mais comme finalité recherchée et par là-même contestable.

Le développement historique de la sémiotique architecturale est inclus dans le cours même de la réflexion des milieux de l'architecture sur leur propre

pratique. Il ne s'est pas constitué dans un ailleurs, pour féconder ensuite la réflexion critique des architectes sur leur pratique. Par un juste retour des choses, la récente redécouverte de l'histoire constitue le moyen le plus efficace pour étalonner pas à pas cette construction d'une sémiotique de l'architecture (même si elle ne porte ce nom que depuis peu de temps). On ne peut accepter ainsi, au nom de l'histoire, cette confiscation du pouvoir critique de l'architecture sur elle-même par ceux qui auraient participé seulement à sa renaissance récente. Cette critique s'est depuis longtemps inscrite dans les textes et tracée dans les faits de construction. C'est en ces lieux d'inscription fort ancienne que les premiers signes de constitution d'une sémiotique de l'architecture sont repérables, même si celle-ci s'est manifestée tout d'abord sous les formes premières et élémentaires d'une sémiologie praticienne.

Il est incontestable que le progrès spectaculaire de certaines sciences humaines dans la précision de leurs concepts a largement contribué en même temps à affiner le discours critique sur la pratique architecturale. Mais la sémiotique architecturale, sans doute encore mal formulée dans les milieux concernés, ne peut se reconnaître dans un quelconque isomorphisme avec la sémiologie en vogue autour des années 60.

Dans le langage qui s'est constitué et continue de s'enrichir à propos de la construction d'une sémiotique autonome, interrogatrice de l'architecture, la métaphore a été utile et le demeure pour faciliter la communication dans le débat interdisciplinaire. Mais la sémiotique architecturale ne procède pas d'une sémiologie générale ni de la linguistique ; elle ne correspond pas non plus à une perte de spécificité d'une réflexion sur l'architecture qui trouverait alors sa justification dans une interrogation issue des sciences sociales et étrangère à la pratique qu'elle voudrait éclairer.

Autonome, la sémiotique de l'architecture n'est pas indépendante des sémiotiques qui se constituent par ailleurs. Les "textes" sur lesquels se fonde cette sémiotique sont des lieux englobés, des solides édifiés, des enchaînements d'espaces urbains, en somme des partitions matérialisées de l'étendue. Ce sont également, dans une deuxième extension, des simulacres plastiques ou planaires : des plans certes mais aussi des plannings, des représentations iconiques ou schématiques, des énoncés enfin, descriptifs et estimatifs.

Troisième extension, les objets empiriques sur lesquels porte une sémiotique de l'architecture sont repérables par la reconnaissance du jeu systémique qui s'établit entre le dispositif architectural et l'acteur social, tant l'acteur qui participe à sa production première, que celui qui se l'approprie et le transforme dans l'usage. En effet, non seulement les formations sociales et économiques impriment leur marque dans l'étendue par la structuration et la matérialisation des lieux, mais ces lieux sont sans cesse l'espace particulier de leur présence et le théâtre permanent de leur manifestation.

L'artefact architectural et le social actualisé coexistent dans l'étendue. Ils impriment mutuellement leurs traces suivant des dynamiques qu'éclaireraient des sémiotiques nouvelles : sémiotique du corps dans l'espace et de l'incorporation de celui-ci par la posture et le geste ; sémiotique du lieu physique, devenu milieu social, empli de sons, de parfums et de couleurs ; sémiotique du décor, des revêtements qui le tissent comme de l'étoffe qui enveloppe les corps ; sémiotique de l'espace des objets, celui du meuble et du bibelot qui fragmentent ou tapissent l'environnement ; sémiotique, enfin, de l'espace-lumière, "destruction renouvelée" de l'artefact architectural telle qu'elle est seule perçue.

Ce sont ainsi des sémiotiques multiples et convergentes qu'il conviendrait de développer pour progresser dans la voie de la constitution d'une sémiotique de l'architecture. Son autonomie avait été revendiquée en raison de la spécificité de la pratique qu'elle tente d'éclairer et, par là même, de la méthode qu'elle requiert. Les concepts d'une sémiotique architecturale ne peuvent en effet être substituables à ceux d'une autre discipline, hormis pour des usages métaphoriques qui seraient faits à des fins heuristiques.

L'autonomie de la sémiotique architecturale serait-elle enfin reconnue, qu'il conviendrait tout aussitôt d'en effectuer sa réincorporation dans le champ sémiotique général, puisque l'architecture, produit d'une pratique spécifique, est également le lieu des diverses pratiques sociales, y compris celui de sa propre pratique.

Plus encore, l'architecture en tant que pratique sociale elle-même est simultanément l'objet de multiples énonciations. Discours politiques, techniques et didactiques sont nécessaires à son avènement.

Dans le même temps, le dispositif architectural est l'artefact environnemental de cette énonciation ; et l'énonciation qui s'y produit se réfère parfois elle-même à l'espace dans le discours littéraire, poétique, figuratif.

La perspective ici tracée vise tout à la fois à reconnaître une sémiotique architecturale spécifique et à éviter une rupture dans le champ sémiotique général, constitué par les sémiotiques textuelles et par les sémiotiques artefactuelles dont elle est leur lieu d'intégration, tout en étant l'une d'entre elles.

Alain RENIER, Architecte
Responsable du Laboratoire
d'Architecture n° 1 - U.P. 6

ANALYSE SOCIO-SEMIOTIQUE DES FORMES

SYMBOLIQUES CONTEMPORAINES

Activité de recherche du Laboratoire E. D. R. E. S. S.*
de l'Université de Provence.

Nos travaux ont pour objectif de décrire les faits sociaux non tant comme choses, produits finis, que comme des "faire sociaux". Pour mieux dire encore de cerner les productions culturelles comme des processus historiques.

La sociologie fait souvent de la culture en général et des divers systèmes de signes auxquels elle renvoie en particulier le lieu par excellence de la synchronie par opposition à la politique, surtout destinée à l'analyse diachronique. Pourtant agir au sein d'une société c'est aussi produire, reproduire des codes ou systèmes, c'est aussi les transgresser et les transformer. Et d'un autre côté la communication langagière même la plus silencieuse c'est aussi de l'action sociale. Non pas parce qu'elle permet de communiquer le sens préexistant à la communication elle-même mais parce qu'elle est une manifestation en tant que telle. La sémiotique dans ce contexte, dès lors qu'elle n'est plus la simple description de grammaires, syntaxes et vocabulaires, peut concerner directement la sociologie.

Elle nous apparaît comme particulièrement précieuse pour trois raisons :

- d'abord parce qu'elle permet d'appréhender les pratiques sociales de manière spécifique dans la mesure où elles s'inscrivent dans un type d'expression particulier (gestuel, vestimentaire, urbain, politique même ...)

- ensuite parce que, de définir les processus de production, les transformations culturelles, politiques comme des pratiques signifiantes autorise la saisie

* E. D. R. E. S. S., équipe de recherches et d'Etudes en Sciences Sociales, Laboratoire intégré au sein du Département de Sociologie et Ethnologie.

des relations sociales et de l'action sociale en des termes moins abstraits que les concepts couramment utilisés en sociologie tels que l'Identité, l'Opposition voire la fonction ou le besoin ...

- enfin parce qu'elle permet de montrer qu'il n'y a pas d'un côté l'Ideologie porteuse, évanescence d'un sens toujours erroné et la pratique matérielle de l'autre, à prendre comme unique vérité du système, mais bien articulation active de l'une sur l'autre. Articulation qui lie matière et idée d'une autre manière que celle, si souvent décrite en sociologie toujours, de la vérité masquée ... naïveté analytique que la sémiotique, selon nous, permet définitivement d'invalider (1).

Sans compter certaines études réalisées dès la maîtrise (2) nous décrivons ici rapidement et sans pouvoir entrer dans le détail, évidemment, les objectifs de deux recherches dont la méthodologie est directement liée à l'approche sémiotique :

Un travail engagé dans le cadre de l'Institut de l'Environnement (contrat CQRDA), puis poursuivi et élargi pour le compte du ministère des Affaires Culturelles, a voulu décrire les productions de style régional contemporaines, ce qu'il est convenu d'appeler le néo, non comme une simple "trahison" du style originaire, mais comme un processus social. Il ne s'agit pas tant, selon nous, d'accuser les constructeurs ou architectes, et de leur reprocher de méconnaître la technique architecturale de leur région, que de saisir en quoi et pourquoi le néo-style n'est pas la simple reproduction, plus ou moins adaptée à notre société, d'un modèle.

(1) Impossible d'aller plus loin ici, cf. "Langage et fait social", Langage et société n° 1, juillet 77, MSH-CNRS, S. OSTROWETSKY.

(2) - Etude sémiotique des quatre projets, lauréats du concours pour le centre de la ville nouvelle d'Evry Petit Bourg - Hervé CASTANET.

- "Les architectures marginales. Tentative d'approche sémiologique des dômes", Me GRADONI.

- "Perçus spatiaux et appartenance sociale", Richard LEGAULT.

L'essentiel a consisté, à travers un découpage précis (utilisation de 450 photos et définition d'une soixantaine de descripteurs), en une mise en relation des formes architecturales avec des variables sociologiques. Pour ce qui concerne l'architecture proprement dite, nous nous sommes aperçus qu'au lieu d'une disposition complexe d'ordre qualitatif, le style régional contemporain obéissait à une syntaxe particulière que nous avons appelée : syntaxe d'adjonction ordonnée. Dans cette syntaxe chaque élément formel, non d'une manière totalement graduelle mais par paquets et seuils, vient se surajouter à l'autre. Pour ce qui concerne le fonctionnement social nous constatons que cette syntaxe est (pas de façon ponctuellement analogue bien sûr) la traduction matérielle de ce que l'on appelle en sociologie : l'échelle de statut. Cette dernière, on le sait, procède moins en termes de classes qu'en termes plus ou moins progressifs, scalaires ; ceux de l'ascension sociale ... Echelle qui correspond bien à l'image dominante que la société veut se donner d'elle-même ?

Cette analyse nous a permis de rendre compte des transformations contemporaines de l'architecture pavillonnaire qui tout en se voulant retour aux sources régionales, opposition à l'architecture collective des grands ensembles, opère le passage de l'habitat rural, paysan ou de maître en un habitat suburbain, individualisé, mais de série (1).

Transformations formelles dont la raison est à rechercher donc dans des processus qui dépassent largement le simple fait architectural pour rejoindre la généralité des productions sociales actuelles.

Une deuxième recherche en cours consiste en une analyse d'interviews des urbanistes des villes nouvelles françaises (2). L'étude a commencé par des entretiens menés auprès des urbanistes de la Région de Paris (3) puis s'est étendue

(1) - "La reproduction des styles régionaux en architecture", Mars 1977, rapport non publié, S. OSTROWETSKY - S. BORDREUIL.

- "Le cas du néo-provençal", notes méthodologiques en Architecture et en urbanisme. Sémiotique de l'espace (2), CERA - ENSBA.

(2) "Rechercher sur l'imaginaire bâtisseur", thèse d'Etat, S. OSTROWETSKY.

(3) "La pratique urbanistique chez les urbanistes des villes nouvelles de la Région de Paris", 1971, I. A. U. R. P.

à toutes les villes nouvelles de mission française. A cette deuxième étape nous avons obtenu l'aide du ministère de l'Équipement (S.A.E.I.) (1) et du C.N.R.S.

Notre projet est triple :

- montrer que la planification urbaine telle qu'elle est définie dans les S.D.A.U. des villes nouvelles vise à redonner à l'espace social, un "sens", urbain, que le développement contemporain des grands Ensembles, de l'habitat pavillonnaire, des centres commerciaux périphériques semble lui avoir fait perdre. A cet égard on peut définir les projets d'aménagement et d'urbanisme comme des tentatives d'action culturelle, comme des volontés de resocialiser l'espace. Une politique sémiotique en quelque sorte ...

- écrire non plus le projet mais le geste même de l'aménageur ou mieux de l'urbaniste ; l'urbanistique comme une pratique signifiante (2), où l'espace est manipulé dans une relation plus ou moins stable à une signification d'ordre esthétique, social ou utilitaire,

- se demander quel type d'espace cette pratique urbanistique engendre, quelles nouvelles articulations, pour reprendre les termes de Hjelmslev, s'établissent entre Expression et Contenu. Peut-on parler d'une production réellement systématique ?

D'aucuns auront tendance, nécessaire parenthèse, à considérer que l'analyse des plans comme des discours n'a encore une fois (3) rien à voir avec la réalité des faits. Il nous semble au contraire que cette manipulation sémiotique a son efficace propre au sein de la production de l'espace bâti. Dans la mesure où

(1) "Les valeurs et systèmes de représentations sous-jacents à la pratique des urbanistes".

(2) Sémiotique et sciences sociales, A.J. GREIMAS - Paris Seuil, 1976, "Pour une sémiotique topologique".

(3) Cf. Les remarques qui ont fait suite à une communication au colloque "Sémiotique de l'espace" organisé par l'I.E. en Mai 1972 - voir notes méthodologiques, 1974. Sémiotique de l'espace.

la parole des urbanistes se diffuse largement dans les mass-média, au travers de ces propos c'est tout un langage qui est appris, informé par les usagers. Dans la mesure où, malgré toutes les modifications apportées au gré des intérêts les plus divers, c'est cependant toute une grille normative qui est constituée.

Pour entrer plus précisément dans le sujet, nous travaillons tout à la fois sur la sémiologie des espaces contemporains que sont les villes nouvelles et sur la spécificité de la sémiotique urbaine. Travail sur les dispositifs spatiaux comme syntaxe selon une logique qui n'est plus celle de l'écrit (sujet + verbe + complément) mais celle du lieu (objet + emplacement + environnement) (1). Travail sur les formes urbaines différentes de celles des villes classiques quand bien même elles ne viseraient là encore qu'à les reproduire. Différentes ne serait-ce que parce qu'elles sont totalement gérées par un savoir ... savoir sur la ville et les villes, savoir sur la société, sur les pratiques urbaines, etc.

Cette sémiologie urbanistique, et non plus urbaine, est différente de l'espace "sauvage" ou simplement précapitaliste ... Elle ne gère plus les sexes, même plus, peut-être les classes sociales au sens strict du terme, pas plus qu'elle n'exprime une symbolique religieuse ou qu'elle ne s'organise autour de périmètres sacrés, mais des rationalités plus ou moins étudiées, connues, comme celles des besoins par exemple ...

L'espace social n'est plus tant fait de lieux définis que d'usages ; mobilité vs stabilité, distances, lisibilité ... Il se constitue selon une modification progressive à l'instar d'une variable statistique (2).

Ni simple "simulacre", ni simple "reflet" de la société, l'espace contemporain comme son architecture gèrent leur spécificité sous les auspices du savoir ; espace informé, espace savant, espace où la société vient chercher sa propre vérité : espace véridique.

(1) - "Voir de l'urbain à l'urbain" - Cahiers Internationaux de Sociologie, LIII, 1972.

- "Topologique du lieu", Sémiotique de l'espace, op. cit.

(2) "vivre mieux", "de plus en plus dense à mesure que l'on va vers le centre ..."

Ainsi, à travers ces deux recherches, rejoint-on une définition peut-être nouvelle de la socio-sémiotique. Socio-sémiotique qui n'est plus, selon la définition la plus classique, la description de différences sociales dans la pratique de la langue, mais une pratique sociale ou politique dont la finalité est la constitution d'un langage ou d'une parole propre. Langage qui n'a certes plus l'homogénéité d'un système stabilisé, mais à l'inverse l'hétérogénéité d'un système de diversification.

Système qu'il s'agit de décrire en termes de tendances (1), non plus sous la forme attributive mais scalaire (2), non plus comme expression directement sémiologique mais rhétorique (3), non plus comme la langue et ses variantes mais comme, pour reprendre les termes de Labov, des processus réglés de la variation (4).

On se trouve ici à la jonction (et non la simple juxtaposition) de la sémiotique et de la sociologie. Cette dernière nous paraît en effet la mieux armée pour répondre à la vaste interrogation, peut-être plus encore pour des systèmes complexes comme l'architecture ou l'urbanisme dont la finalité n'est pas strictement de communication, sur le signifié ...

S. OSTROWETSKY

Responsable du Laboratoire

(1) Plus de lieux interdits mais des "seuils de tolérance".

(2) On n'est plus riche ou pauvre, prolétaire ou bourgeois, du moins nous le dit-on, mais en ascension sociale ... ou l'inverse ...

(3) Le centre doit selon les S. D. A. U. tenter de restituer à lui seul l'idée même de la ville. De même la fausse poutre chargée du rôle d'évocation des anciens procédés architecturaux ... La figure métonymique dans le procès nostalgique de l'évocation domine.

(4) Cf. le néo-style qui généralise certains éléments non communs du style organique ...

LA DISSOCIATION DES PLANS DE L'EXPRESSION ET DU CONTENU EN CONCEPTION ARCHITECTURALE ASSISTEE PAR ORDINA TEUR

Lorsque l'architecte conçoit manuellement l'organisation spatiale d'un projet, il dessine en imaginant simultanément d'une part les acteurs qui occupent le lieu cerné par la limite tracée et les distances entre eux, d'autre part les programmes discursifs qui se dérouleront dans les lieux représentés. Le symbole graphique de la porte coïncide dans son esprit avec la possibilité pour un acteur de passer de l'un à l'autre des deux lieux séparés par la cloison, ou bien de s'enfermer dans un lieu. S'il trace deux rectangles de tailles différentes, c'est que le plus petit représente un local contenant moins d'acteurs et où les distances nécessitées par les programmes discursifs entre les acteurs sont moins importantes que dans le local figuré par le plus grand rectangle. Plans du contenu et de l'expression ne sont pas dissociés généralement au cours du dessin, ce qui n'exclut pas les débrayages dont certains peuvent atteindre une importance majeure. Ainsi en est-il dans une approche fonctionnaliste du projet architectural où le concepteur part d'activités auxquelles il cherche à donner un support spatial, ou encore lorsque l'on s'efforce de loger des activités dans des formes pré-déterminées. On peut se demander quel est l'impact de l'utilisation de l'ordinateur dans cette association, dans le temps et l'imaginaire, du faire et de la représentation du lieu où il devrait s'effectuer, de même que sur le va-et-vient du plan du contenu au plan de l'expression, car l'informatique introduit des mécanismes autonomes qui paraissent au premier abord devoir rompre l'interaction directe existant entre le concepteur et le dessin qu'il élabore.

Comme on peut parler d'une "logique du dessin" (1), il y a une logique de l'informatique. L'ordinateur ne fonctionnera que si l'utilisateur emploie un langage déterminé, c'est-à-dire certains types de symboles graphiques enchaînés selon des règles bien définies. Pour tenter de se faire une première idée de la façon dont intervient l'ordinateur, on partira de travaux effectués par six

(1) ZEITOUN, Jean. - Trames planes. Introduction à une étude architecturale des trames. Paris, Dunod, 1977, Collection Aspects de l'Urbanisme.

chercheurs en matière d'allocation spatiale et d'analyses de programmes architecturaux suivies ou non de propositions de schémas d'implantation (1 à 3).

La numérisation* apparaît être une opération liminaire fondamentale dans les traitements informatiques. On remarquera que, dans le présent texte, le terme "numérisation" sera employé tantôt dans un sens avec l'acception précise qu'il a en informatique tantôt dans un sens étendu. En informatique, la numérisation a lieu lors de la saisie de données graphiques et comporte une localisation spatiale. L'image est tramée et les cases de la grille qui la composent sont soit numérotées soit repérées par leurs coordonnées. Par extension, on considérera comme une numérisation toute affectation de nombre que ce soit à un objet ou à une relation entre objets. Dans le cas de l'analyse d'un programme architectural (1), la numérisation est opérée sur des données lexématiques. Les nombres servent soit à désigner des unités - objets ou caractéristiques - soit à caractériser l'intensité de la liaison entre ces unités. Les activités "faire du judo", "écouter de la musique", "boire et manger", deviennent 38, 17, 6 ou encore A 38, A 17, A 6, et il en est de même des caractéristiques "hauteur de 3 m", "sol de béton", "circulation forte". En ce qui concerne les liaisons que l'architecte cherche à établir entre les activités et les caractéristiques, seule leur

* : On peut aussi dire "digitalisation", ce dernier mot étant dérivé de la langue anglaise où "digit" signifie "nombre".

- (1) MAROY, Jean-Paul, PENEAU, Jean-Pierre. -Deux exemples de traitement des données en architecture utilisant l'analyse factorielle des correspondances. -In Analyse des données en architecture et en urbanisme, Paris, Centre de Mathématique, Méthodologie, Informatique, de l'Institut de l'Environnement 1972, p. 169-198.
- (2) BOUDIER, Jean-Paul, FOURCADE, Anne-Marie. -Présentation du programme d'allocation spatiale ESKIS. -In Programme d'allocation spatiale, troisième volet d'une recherche subventionnée par le CORDA et dirigée par Jean Zeitoun, directeur du Centre de Mathématique, Méthodologie, Informatique, de l'Institut de l'Environnement. -Paris, C.E.R.A., 1977, p. 1-68.
- (3) PORADA, Mikhael, PORADA, Sabina. -Proposition d'évaluation de dispositifs spatiaux. -Idem, p. 69-101.

intensité est notée à l'aide du couple 0/1 marquant l'alternative absence/présence, ou d'une suite de nombres correspondant à une gradation dans l'intensité. Du fait de sa numérisation, la liaison est détachée de l'isotopie discursive qui a permis de l'évaluer. De la configuration sémique de la liaison seules sont retenues la catégorie conjonction/disjonction et ses approximations, ces dernières introduisant les modulations de l'intensité. Les nombres, signalant une gradation d'intensité, soit constituent une échelle indiquant uniquement les variations d'intensité, par exemple des degrés de proximité spatiale souhaités selon une échelle allant de 1 à 10, soit repèrent des sommes d'unités - nombres de membres de diverses professions par département, débits de fleuves selon les mois de l'année, etc.

Exemple de matrice d'analyse des liaisons :

CARACTERISTIQUES

	1	2	3	----	----	----	m
1	0	0	1	1	0	1	1
2	1	0	0	0	0	1	0
3	1	1	1	----	----	etc.	
⋮							
⋮							
⋮							
n							

on peut aussi croiser les objets et les caractéristiques entre eux-mêmes.

Une fois la numérisation effectuée le potentiel sémantique et narratif des unités lexématiques est quasi totalement évacué. L'ordinateur fonctionne alors selon sa logique propre en dehors de toute référence à l'univers sémantique et narratif auquel étaient rattachées les unités lexématiques du programme architectural. Il calcule des "distances" mathématiques exprimées par des nombres mais qui peuvent aussi être représentées spatialement par des écarts entre des points comme c'est le cas dans les tableaux ordonnés ou dans les plans factoriels. Ces distances sont supposées transcrire des degrés de ressemblance sémantique et narrative ou de proximité spatiale dans le monde naturel. Ainsi le tableau ordonné relatif au centre social (1) rend compte de la "ressemblance" entre les programmes

(1) MAROY, op. cit.

discursifs types censés se dérouler dans un tel bâtiment - se réunir, voir des films, garder les enfants, faire de la céramique, etc. Les programmes discursifs sont ceux qui ont les mêmes acteurs, adjuvants ou sujets, ou qui impliquent des faire perceptifs et kinésiques semblables - température 15°, éclairage naturel, circulation faible, grands groupes, etc.

Dans l'exemple de la petite usine de produits alimentaires (1), les données lexématiques sont assorties d'un début de spatialisation en ce sens qu'à chaque unité d'activité dénommée - stockage, laboratoire, fabrication, administration, etc. - correspond une unité spatiale. La ressemblance entre unités d'activités correspond ici à une proximité spatiale. Des unités d'activités seront d'autant plus ressemblantes, et par conséquent les locaux qui leur sont affectés seront d'autant plus proches, qu'elles seront plus liées aux mêmes autres unités d'activités et ceci à des degrés égaux ou voisins.

Si le concepteur s'efface au profit de l'ordinateur au stade de l'établissement des ressemblances c'est au tour de celui-ci de disparaître dans les phases de préparation des données et d'évaluation des résultats. L'activité sémiotique est intense en amont et en aval du traitement informatique. Pour sélectionner les programmes discursifs, leurs sujets et leurs adjuvants, pour estimer la nature et l'intensité de leurs relations, pour juger de la validité des regroupements d'activités, de caractéristiques, ou d'unités spatiales, proposés par l'ordinateur, le concepteur dispose de tout un système, à la fois sociolectal et idiolectal, d'"unités culturelles" (2), de topoï assortis de faire canoniques (3), issus de diverses isotopies : socio-culturelle, économique, constructive, biologique ... Le concepteur, du fait que les résultats fournis par l'ordinateur ne le satisfont pas, est

(1) MAROY, op. cit.

(2) VOLLY, Ugo. - Sémiologie architecturale et structure iconique. -In Espaces critiques, Ecole d'Architecture et d'Urbanisme de Genève, 1974, p. 61-67.

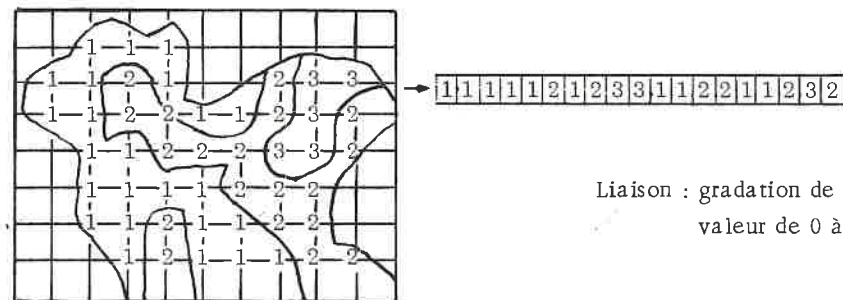
(3) GROUPE 107. -Sémiotique de l'espace. -Recherche D.G.R.S.T., Paris, 1973, 91 p.

amené généralement à modifier la matrice de départ, souvent à plusieurs reprises. Là encore, il transcrit numériquement des relations d'ordre sémantique et narratif et il obtient des résultats numériques, représentés par des proximités spatiales dans des tableaux ordonnés ou des plans factoriels et qu'il pourra interpréter sémantiquement et narrativement.

Lorsque la numérisation est opérée sur des données graphiques, les nombres permettent d'une part de repérer les cases d'une grille, d'autre part de noter l'intensité de la liaison entre les cases.

Exemples

Carte de géographie (1)

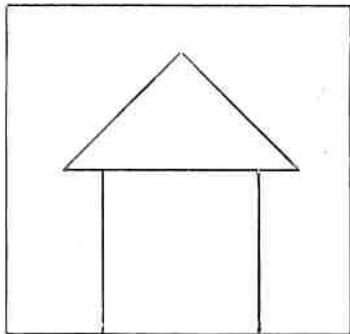


Liaison : gradation de la valeur de 0 à 3

Reproduction de l'illustration p. 165 (1)

(1) BERTIN, Jacques, et al. - La graphique et le traitement graphique de l'information. -Paris, Flammarion, 1977, 277 p.

Dessin au trait :



	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2					1				
3				1		1			
4			1				1		
5		1	1	1	1	1	1	1	
6			1				1		
7			1				1		
8			1				1		
9			1	1	1	1	1		

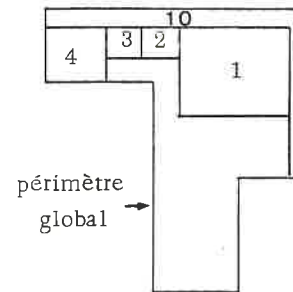
La case entourée d'un cercle sera repérée par ses coordonnées (4, 2).

Liaison : absence ou présence de la valeur

Comme dans le cas de données lexématiques référant à un univers sémantique et narratif déterminé, la dissociation des plans de l'expression et du contenu est totale une fois que l'ordinateur procède à des calculs sur les nombres qui lui ont été fournis. C'est au concepteur, dans la phase d'interprétation des résultats, d'affecter un contenu sémantique et narratif au tableau de nombres ou à la représentation spatiale qu'a établis l'ordinateur.

En allocation spatiale, les données de départ sont mitigées. Comme pour l'analyse d'un programme architectural, le concepteur élabore une matrice des liaisons entre des activités définies lexématiquement au départ. La liaison correspond à une proximité spatiale, déterminée par des impératifs d'ordre sémantique et narratif - nécessités biologiques, socio-culturelles, constructives ... Mais à chacune des activités est affectée une étendue spatiale représentée par un certain nombre de cases de la grille, appelées aussi modules. Il y a donc discrétisation spatiale préalable de l'univers de référence et dimensionnement

relatif des unités ainsi dégagées. Reste à fixer les positionnements internes et externes des modules. En effet, si trois cases sont affectées à l'activité B, quatre configurations sont possibles. Si les activités A et B doivent être contiguës, même si A ne compte qu'un module, ce qui est le cas le plus simple, nombreuses sont les configurations qui satisferont cette exigence. On voit là jouer à plein la logique du dessin indépendamment de tout renvoi à un quelconque univers sémantique et narratif. S'appuyant sur des calculs sur les indices de proximité et sur des règles de positionnement, l'ordinateur élabore sur la grille une configuration graphique globale qu'il restera au concepteur à modifier, selon le but poursuivi, en passant à nouveau par une manipulation numérique des données de départ. Par exemple, si l'architecte veut que les pièces abritant les activités 1, 2, 3, 4,



reçoivent un éclairage naturel (4), il introduira une nouvelle activité, numérotée 10, qu'il fixera en périmètre*, la situation en périmètre impliquant l'accès à la lumière extérieure, et il assignera les nombres les plus élevés de l'échelle d'intensité aux liaisons entre 10 d'une part et 1, 2, 3, 4, d'autre part.

A propos du programme d'allocation spatiale ESKIS, on signalera un autre exemple de logique du dessin. On constate que le changement d'échelle, c'est-à-dire la modification de l'équivalence posée entre les dimensions d'une case d'une grille et les dimensions de l'unité spatiale correspondante dans le monde naturel, a des conséquences importantes sur la configuration graphique globale résultante (4). En effet les règles de positionnement font intervenir les indices de proximité et le nombre des contiguïtés - par les coins et par les faces - des cases affectées à des activités et, éventuellement, les distances aux centres de gravité des unités d'activités précédemment placées. Or les changements d'échelle sont susceptibles de modifier les nombres des contiguïtés et les

* Le programme ESKIS permet de fixer a priori le contour global d'un schéma de plan ou le contour d'une activité ou d'un groupe d'activités (3). Les règles de positionnement fonctionnent alors en tenant compte de ces "préfigures" déterminées d'avance.

distances aux centres de gravité comme on pourra s'en rendre compte sur l'exemple (3) ci-dessous :

	1	5	7	10
	2			11
	3		8	12
	4	6	9	

Exemple : L'activité A a une surface de 9 m^2
 - surface de la case = 3 m^2
 - nombre de cases = 3

On cherche à placer le premier module de l'activité B qui est la plus liée à A. On dispose de 12 positions potentielles qui sont les cases vides contiguës aux cases de A par les coins ou par les côtés. La case 8, comportant le plus de liaisons avec A, soit une par les coins et 2 par les côtés, est choisie pour placer le premier module de B.

	1	5	10	
	2		11	13
	3			14
	4	6		15
		7		16
		8		17
		9	12	18

Changement d'échelle :
 - surface de la case = $1,5 \text{ m}^2$
 - nombre de cases = 6

Des 35 formes possibles avec 6 cases, on retient, par exemple, celle qui figure ci-contre. Le premier module de B sera placé dans la case n° 6 qui est la plus liée à A, soit deux fois par les coins et deux fois par les faces. On se rend aisément compte, sans une démonstration plus ample,

des conséquences d'un changement d'échelle sur les configurations, et des unités de surface imparties aux activités et de l'ensemble du plan.

A l'aide des quelques exemples abordés ci-dessus, on a tenté de préciser comment s'opère la dissociation des plans de l'expression et du contenu lors de l'informatisation de phases précises du processus de conception architecturale ... Mais s'agit-il bien de l'expression et du contenu d'un même langage ou bien, plus exactement, de transcription d'un langage dans un autre avec une réduction telle du contenu du premier langage qu'il semble qu'il ne reste plus qu'un plan de l'expression, pratiquement vide de signification, et possédant ses propres règles de transformation du signifiant ? Ce plan de l'expression demeure-t-il

rattaché au premier langage ou appartient-il déjà à un autre langage ? Il semble que la conception architecturale fonctionne par va-et-vient dans une hiérarchie de langages • - verbaux, graphiques, numériques - le passage d'un langage à un autre étant accompagné d'une réduction ou, au contraire, d'une augmentation des liaisons avec le monde naturel, saisi à travers son organisation en topoï et en faire liés à ceux-ci. Ce que l'on a fait ressortir, dans le présent texte, comme un vide narratif et sémantique, comme un effacement du plan du contenu, correspondrait alors à la non attribution ou à une attribution quasi nulle de liaisons avec le monde naturel aux nombres et aux éléments graphiques. L'informatique ferait intervenir un langage apparemment détaché, dans ses opérations, du monde naturel : le langage numérique. Curieusement les propositions de ce langage numérique, accompagné ou non d'une représentation spatiale, s'avère apte à un éventail très large d'investissements sémantiques et narratifs. Que l'on pense par exemple aux multiples interprétations possibles de la ressemblance (1). On peut se demander auxquelles de ses propriétés le langage numérique doit cette faculté et si cela tient à de quelconques analogies structurales entre lui et les autres langages, verbaux ou graphiques, plus liés à la description du monde naturel.

Madeleine ARNOLD
 Chercheur au C. I. M. A. (Centre d'Informatique
 et de Méthodologie en Architecture,
 Ministère de l'Équipement et du Cadre de Vie, Paris)

• Cf. M. et S. PORADA (p. 92), qui envisagent la possibilité d'un langage complexe de simulation, "L.C.S.", à l'aide duquel on pourrait passer des modèles verbaux aux modèles mathématiques, des modèles mathématiques aux modèles graphiques, et ainsi de suite.

(1) BERTIN, op. cit.

SEMIOTIQUE, EPISTEMOLOGIE ET PEDAGOGIE DE L'ARCHITECTURE

Situation de Recherche

En accord avec les orientations esquissées dans l'article de "Communications" n° 27 : "Remarques Epistémologiques sur les Systèmes Sémiotiques des lieux", une triple démarche est poursuivie :

a) Démarche psycho-génétique :

Analyse sur le développement onthogénétique de la conception de la ville chez l'enfant, à partir d'un échantillon de 1 000 enfants à Barcelone.

Les résultats sont très semblables aux conclusions d'un travail précédent sur la conception du lieu architectonique pour vivre "dedans" (1).

La cité et l'édifice ont des rôles complémentaires : vivre dedans ou vivre dehors.

Ces travaux sont entrepris à l'aide du modèle structurel et transformationnel développé par Jonas LANGER (Berkeley University) de l'Ecole "piagetienne" (2).

Les conclusions sont rassemblées dans un ouvrage récemment publié sur le processus de projection de l'architecte comme l'aboutissement du développement mental et émotif de l'enfant et de l'adolescent (3).

b) Démarche socio-génétique :

Une prochaine publication (4), tentera de montrer comment la sociologie urbaine et la sociologie de l'espace ont évité l'analyse réelle de l'appropriation du lieu, sans tenir compte des travaux d'un pionnier comme Georg SIMMEL, par exemple.

(1) MUNTANOLA José - Architecture comme lieu - Dunod, Paris (sous presse).

(2) Theories of Development - 1969 - et The Origins of Logic (sous presse 1979).

(3) MUNTANOLA José - Topogenesis Uno : ensayo sobre el cuerpo y la arquitectura - Editorial Oikos - Tau, Vilassar de Mar, Barcelona, 1979.

(4) MUNTANOLA José - Topogenesis Dos : ensayo sobre la Naturaleza social del lugar Oikos - Tau, Barcelona (sous presse).

L'intéressant est présent dans les transformations historiques des typologies architectoniques, avec l'aide des études de l'anthropologie nouvelle, à tendance structurale.

c) Démarche topogénétique :

Cette démarche est la plus proche des conceptions sémiotiques de l'espace architectural.

La problématique de la signification de l'architecture est esquissée simultanément dans diverses directions. L'objet architectonique est entrevu comme :

- Le résultat d'un processus de construction, pratique et théorique (3 et 5).

- Un processus de communication silencieuse de l'habiter, où les systèmes sémiotiques (HAMMAD, BOUDON, HILLIER etc.) ont chacun un rôle spécifique à jouer, mais sans oublier que l'architecture est surtout un objet que l'on pourrait comparer au corps en tant que "charnier des signes", ou un "anti-charnier".

- Une réalité significative architectonique "autonome" - logique, éthique ou esthétique -. C'est dans ce cadre que l'on parlera d'une "poétique" de l'architecture située dans l'articulation entre les deux approches annoncées : la "construction" de l'objet architectonique, d'une part, et la valeur "communicative" de cette construction dans un contexte historique et géographique précis.

Cette troisième démarche est, bien sûr, une synthèse des deux précédentes. La description de cette synthèse fait l'objet de l'ouvrage "Topogénèse" (3), (4), (5).

Finalement, dans tous les travaux, on essaye de voir l'architecture comme un processus culturel, phénoménal autant que structural, qui permet d'aboutir à une meilleure compréhension de la pédagogie de l'architecture non seulement au

(5) MUNTANOLA José - Topogenesis Tres : ensayo sobre la significacion en la arquitectura Oikos - Tau, Barcelona (sous presse).

niveau universitaire, mais aussi aux niveaux du primaire et du secondaire (6) et (7).

- (6) MUNTANOLA José - Aprender de la Ciudad (Hacia una Didactica del medio ambiente).
Juntamente con Horacio Capel. Geografo. Escuela Tecnica Superior de arquitectura de Barcelona. Universidad Politecnica de Barcelona 1978.
- (7) MUNTANOLA José - Towards an Environmental Childhood. International Symposium The Child in the World, Athens. July 1978.

José MUNTANOLA, Architecte

AUTRES PUBLICATIONS

En français :

- "Identité du Corps et Appropriation des Lieux" III Conférence Internationale sur la Psychologie de l'espace construit.
Korosec-Serfaty, ed. Institut de Psychologie Sociale Goethe, Strasbourg 1977.

En espagnol :

- "La Arquitectura como Lugar" Editorial Gustavo Gili, Barcelona 1975.
- "Topos y Logos" Editorial Kaisos, Barcelona 1978.

En anglais :

- "Strategies for the Invention of Architectural Objects"
International Conference on Environmental Psychology. Guildford 1979 (july) England.
- "Towards an Epistemological Analysis of Architectural Design ..."
Conference about Design Methods London-1973. In MEANNING AND BEHAVIOR IN THE BUILT ENVIRONMENT. Wiley & Sons. (In press).

DEFINITION SYNTAXIQUE DU TOPOS

Quand un Japonais "traditionnel" A reçoit chez lui son ami B, et qu'il veut l'honorer, il l'amène jusqu'à la pièce d'honneur dénommée Zashiki. Ce faisant, il lui fait traverser plusieurs pièces, habituellement disposées en enfilade. Plus A est riche, et plus il disposera de pièces successives. Non pas par étalage de richesse, puisque ces pièces restent pratiquement vides, mais parce qu'il lui faudra distinguer ses visiteurs selon leur rang : plus ils sont honorables, et plus nombreuses sont les pièces qu'ils seront appelés à traverser avant d'être invités à s'asseoir. De surcroît, leur statut sera aussi signifié à l'intérieur de la pièce par l'emplacement du coussin qui leur sera réservé.

Une personne de peu d'importance (livreur, marchand ambulant) ne sera même pas autorisé à franchir le seuil de la maison. D'ailleurs, cela ne fait pas partie du programme qui lui est reconnu. Il en sera de même pour toute personne inconnue à la maison A.

Si nous reprenons ces observations et que nous les reformulions en termes de déplacements spatiaux, nous sommes amenés à poser deux concepts élémentaires : le bord, et le franchissement du bord.

Entre la maison A et ce qui n'est pas elle, il y a un bord dont le franchissement est conditionnel : peuvent le franchir ceux qui ont des droits sur l'espace de la maison, ces droits étant conférés et reconnus par des instances apparaissant comme destinatrices transcendantes. En effet, le maître des lieux n'est que le maître de certains pouvoirs : pouvoir entrer et sortir, pouvoir habiter, recevoir, dormir ... ces pouvoirs étant reconnus par la société comme illimités dans le temps, transmissibles et cessibles dans le cas de la propriété, limités dans le temps et la transmission en ce qui concerne la location. A est chez lui parce que la société lui confère certains pouvoirs sur un espace donné et lui reconnaît aussi le pouvoir de céder symboliquement une partie de ces pouvoirs. Ainsi, il peut interdire l'accès de son espace, et la force publique ne pourra outrepasser cet interdit que dans des conditions précises et après certaines procédures (acquisition de compétence auprès d'une instance déléguée par la société qui confère à A sa compétence).

Quand A autorise le franchissement du bord (b1) séparant sa maison de l'extérieur, il fait don à son visiteur d'une valeur modale : pouvoir franchir. Et ce bord n'est pas le seul qui soit investi de cette manière : tous les bords communs à deux pièces contiguës sont aussi sémantiquement chargés. C'est ce qui explique que la Zashiki est la pièce la plus éloignée de l'entrée, et qu'il faille traverser toute une série de pièces - et autant de bords - pour y arriver.

Si le franchissement du bord est révélateur, il n'est pas suffisant pour rendre compte de l'observable. A titre d'exemple, le franchissement de b1 peut être suivi d'un grand nombre de parcours spatiaux différents dans les quartiers publics ou les quartiers privés de la demeure, mais il peut ne pas être suivi par un parcours : il en est ainsi pour la voisine qui vient bavarder dans l'entrée, et il en est aussi de même pour le visiteur de marque qui, ayant franchi le bord ultime de la Zashiki, reste dans cette pièce pour la durée de sa visite. Nous sommes donc amenés à introduire un troisième concept : celui de Topos, portion discrète de l'espace bordée par le bord dont nous parlions ci-dessus. La relation bordant/bordé étant de présupposition mutuelle, nous pouvons rendre compte des phénomènes observés en parlant soit du franchissement des bords, soit de la conjonction avec les topoï, cette dernière formulation offrant l'avantage de s'inscrire directement dans les formes proposées par Greimas. Ainsi, il reviendra au même de dire que la modalité du pouvoir est acquise par B (offerte en don par A) par le franchissement du bord bi, ou de dire qu'elle est acquise (donnée) par la conjonction avec le topos Ti (B U Ti ou Sujet U Objet), ces deux énoncés étant équivalents même si chacun d'eux met l'accent sur un élément spatial différent.

B, visiteur de marque amené jusque dans la Zashiki, se verra offrir la place honorable. Les autres visiteurs, s'il y en a, prennent place en fonction de leur rang. A, maître des lieux, se mettra en face de B, à la place hiérarchiquement la plus basse : ayant cédé à ses visiteurs les espaces un par un, il a cédé ses pouvoirs et se retrouve hiérarchiquement inférieur, ce qui s'exprime par la configuration statique des emplacements assis. Ainsi se marque symboliquement la performance qui conjoint B avec les objets-valeurs spatiaux qui étaient auparavant conjoints avec A : il s'affirme à sa place et lui devient supérieur. En repartant, B cède, en s'en disjoignant, les topoï à A qui y reste conjoint.

Par le don et le contre-don d'objets spatiaux, la cérémonie sociale de la reconnaissance majeure s'est déroulée sans heurts. Dans cette séquence, les topoï ont joué le rôle de l'objet-valeur. La poursuite de l'analyse permet de montrer que dans la même séquence, deux topoï représentent le destinataire impliqué dans ce programme : il s'agit du couple Jardin-Kura d'une part, et du Tokonoma d'autre part. Il n'est pas dans notre intention de développer la démonstration de ce point ici. Ce qu'il nous importe de montrer en ces quelques lignes, c'est la pertinence de la notion de topos (= portion discrète de l'espace susceptible de jouer un rôle actantiel) pour l'analyse sémiotique du monde naturel.

Il est à remarquer que le concept de topos, mis au point en 1972 sur des analyses de l'expression (cf. GROUPE 107, Sémiotique de l'espace, DGRST, 1973) est ici redéfini en termes de contenu et dans le cadre de la théorie greimasienne. Par son intégration aux niveaux descriptifs de surface et de manifestation, il prend des valeurs syntaxiques et discursives qui permettent d'en préciser le contenu sémantique de façon plus satisfaisante que les essais antérieurs.

Ainsi, une sémiotique spatiale au plein sens du terme peut être construite sur ces quelques concepts qui nous ont permis d'établir par ailleurs la correspondance dont nous faisons état dans le Bulletin n° 7 entre configurations topiques et rapports modaux, laquelle perspective permet de déboucher sur la conception des espaces et leur aménagement.

Manar HAMMAD, Architecte
EHESS - GRSL

VERS UNE SEMANTIQUE DE LA REPRESENTATION

ARCHITECTURALE CLASSIQUE

Voilà exactement cinq ans, j'écrivais un article sur la représentation urbaine au XVII^e siècle, considérant l'architecture en des images génériques, c'est-à-dire à la fois en ses images et en ses mots, ou plus précisément en des configurations graphiques et en des discours qui sont autant des "effets" que des manifestations parallèles aux oeuvres réalisées.

Ces derniers jouent le rôle d'appareil de transformation, co-produisant la représentation architecturale et justifiant l'autonomie de la discipline.

Il s'agissait pour moi, et peut-être maladroitement, de montrer que le caractère d'évidence du "Sa" architectural n'était qu'une fascination d'architecture, et que le problème de la représentation était essentiel, préliminairement à toute tâche de constitution d'une sémiologie en prise sur la culture et la politique. A l'époque, les travaux de Madame F. CHOAY tendant à révéler la structure du discours d'architecture, et plus globalement du bâtir, discours dont l'importance fondamentale en Occident avait été jusqu'alors mal comprise, étaient les seuls qui saisissaient la fonction communicative de l'architecture autrement que par les fictions d'un promeneur urbain (cf. R. BARTHES) ou les approches trop hâtivement liées au travail concret de l'architecte contemporain.

La reconnaissance décisive de la fuite du signifiant, en fait le constat de l'impossibilité effective de fixer initialement les formes de l'expression (au sens hjelmslevien), s'accompagnait pour moi de la nécessaire prise en charge de deux substances différentes, et des effets théoriques/pratiques du rapport entre ces dernières.

Cela paraissait d'autant plus nécessaire qu'il fallait unifier le champ de l'architecture - et pas seulement en fonction de son extériorité - avant de constituer cette grammaire plus ou moins universelle, plus ou moins atemporelle que beaucoup de théoriciens appelaient de leurs vœux. Pour cela, il fallait actualiser les découpages empruntant à l'histoire ou à la théorie récente, au moins les normes et traits caractéristiques de cet espace architectural qui naquit à la fin du XIX^e siècle. Or le modèle linguistique faisait faillite parce qu'il n'était pas prouvé

que l'architecture fasse système ; de plus les signes se renvoyaient les uns aux autres sans que la claire détermination d'unités stables soit possible. Enfin les catégories : intérieur/extérieur, ouvert/fermé, etc... se révélaient être à l'analyse tout à fait suspectes idéologiquement car trop appelées à notifier une doctrine architecturale (comme par exemple celle de Monsieur B. ZEVI) passant pour la théorie.

Les implications formelles du travail sémiotique me parurent pour cela fondamentales : ce qui me fit inscrire une recherche ultérieure (l'Ecart du système, C.O.R.D.A., Paris, 1977) dans le rapport théorie/histoire. La sémiotique était cette science formelle qui devait permettre de construire l'interprétation historique d'une époque (la fin du XVII^e siècle) où la théorie du signe est tellement importante ; et réciproquement, il fallait soumettre cette dernière au contrôle de l'histoire (en particulier en remplaçant chaque événement dans des séries entrecroisées ...) afin de préserver la sémiotique d'une tendance à servir une idéologie structuraliste "à la mode".

La position théorique adoptée n'était pas alors une position d'extériorité se référant exclusivement aux conditions de possibilité du discours d'architecture (par exemple la sacro-sainte Ordonnance classique), mais au contraire celle de l'énonciation théorique, voire de l'exhibition du système du bâtir à l'interférence du discours (le texte de la théorie) et d'une pratique (la figuration graphique).

La sémiotique a permis de distinguer ce qui d'une part, fait système, et d'autre part, le catalogue, c'est-à-dire le recensement inarticulé des idées et notions reçues qui encombre la quasi-totalité des traités d'architecture : ce que j'ai appelé système au contraire est un ensemble de rapports issu d'une volonté, scientifique, ensemble affirmé comme condition de lisibilité et d'appréhension mais également constitution du bâtir dans sa totalité signifiante (par exemple chez L.B. ALBERTI, Claude PERRAULT ou E. VIOLLET-le-DUC ...). Et l'étude en terme de système a dû sans cesse être corrigée par l'actualisation du système dans une situation concrète ; la dissociation entre système et signes étant définitivement acquise dès lors que l'objet d'étude n'était pas le discours (ou plutôt la langue).

Un certain nombre d'ouvrages a depuis lors radicalement infléchi mon travail, parmi lesquels je citerai : La Structure du Texte Artistique de Iouri LOTMAN, Words and Pictures de Meyer SCHAPIRO, La Maison d'Adam au Paradis de Joseph RYKWERT, La Voie des Masques de Cl. LEVI-STRAUSS, Pour une Esthétique de la Réception de H.R. JAUSS, Questions de Poétique de R. JAKOBSON. La discipline architecturale étant soigneusement investie, après délimitation, à une sémiotique de la signification, il faut associer une sémiotique de la valeur comme le précisait d'ailleurs dès l'origine, F. de SAUSSURE. Des éléments architecturaux dissemblables peuvent alors être échangés et des éléments semblables peuvent être comparés dans l'articulation des domaines de signification de l'architecture (la solidité, la commodité, la beauté) et des classes d'appartenance (public/privé, sacré/profane, masculin/féminin), en fonction des champs de structuration que sont l'Ordonnance, la Disposition (ou distribution), la Bien-séance et l'Economie.

La structure du bâtiment est désormais pensable ; l'architecture considérée dans son univers social touche aux fondements du bâtir en ce qu'elle nourrit ou détruit une représentation du monde, et en ce qu'elle confirme ou critique la production/consommation esthétique. La volonté de vérité en architecture s'appuie depuis le 17^e siècle sur une institutionnalisation régissant la distribution et la répartition du savoir (bien bâtir en marquant la différence entre la norme et l'écart. Or tout ce qui dans une oeuvre (en fait, synchroniquement) est transgression ou seulement supplément, peut négativement être considéré dans la diachronie en des séries, et parfois, en des genres faisant système et imposant ultérieurement leur normativité. Il n'est pas à ce moment difficile de réconcilier structure et histoire, surtout si l'on considère qu'une logique efficace règle le mouvement des figures architecturales (par exemple : les murs, les ponts, les portes, les labyrinthes, les escaliers ...).

Il m'est dès lors apparu qu'il convenait de se placer en ces sortes de lieux théoriques stratégiques à partir desquels la complexité de l'architecture se structure suffisamment pour faire corps, plus ou moins indépendamment de l'espace substrat, en l'occurrence de cet espace physico-technique (soit-disant réel parce que perçu "naïvement" !) co-extensif à l'espace architectural. La construction des villes en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle s'est révélée être dans un tel lieu

théorique. Une leçon d'architecture est donnée dans le bâtir même, par la construction de prototypes comprenant à la fois les maisons, la façade monumentale, les jardins privés et collectifs, la campagne "aménagée", la voirie et les réseaux d'alimentation et d'évacuation.

Des objets d'architecture (square, circus, crexant) aisément reconnaissables sémiotiquement par l'emploi de marqueurs formels se référant directement à la discipline architecturale déjà constituée, se livrent difficilement au déchiffrement sémantique s'ils ne sont pas questionnés en tant que genre de construction spécifique. J'ai appelé fragment de ville un tel dispositif architectural qui, se prêtant à la signification, doit avant tout être compris (et non plus seulement reconnu - cf. E. BENVENISTE) en ce qu'il donne à lire la transformation du savoir architectural en un moment donné, et surtout, en ce qu'il montre une élaboration rationnelle du bâtir échappant au système proposé par les traités d'architecture. Non seulement ce dispositif concret répond à la demande contemporaine, mais il anticipe sur les déterminations technologiques (cf. la science de l'ingénieur) ou hygiénistes (cf. la science médicale) du XIX^e siècle : il revient à la sémiotique de décrire, dans les successives transformations du genre, la matrice du sens possible des oeuvres réalisées.

En se commettant dans le réel, le fragment de ville rend manifeste comment il doit être compris, c'est-à-dire, vis-à-vis de la théorie, en déplaçant les valeurs et, par exemple, en annulant l'opposition sacré/profane, en complexifiant l'opposition public/privé, enfin en neutralisant l'opposition ville/campagne. En retour, par le fait même que le réel fonctionne comme la théorie (comme un discours), le fragment de ville se caractérise par les effets produits dans les champs économique (promoteurs, propriétaires fonciers, entrepreneurs), intellectuel (architectes, ingénieurs) et administratif ou juridique.

Une définition générique peut alors être donnée de ce dispositif architectural qui est nommé indépendamment de la stabilité des composants dans chacune des réalisations effectives. Une unité de composition urbaine a ainsi pu être isolée, dont la seule analyse morphologique n'aurait pas pu montrer le fonctionnement complexe. En ses transformations successives le fragment de ville a permis de construire des villes qui ne relèvent plus de l'art urbain traditionnel fondé sur le primat de la parcelle (cf. V. BOUDON), la typologie de la

maison et la hiérarchie des voies. Faire correspondre aux divers traits architectoniques les qualités proprement sémantiques de tels objets critiques permet de rendre compte de l'originalité des villes anglaises du 18^e siècle, entre la composition classique de l'art urbain, et la "préparation" de l'urbanisme en tant que science au 19^e siècle.

Seule la sémiotique (ou tout au moins certains principes de cette discipline) a pu servir de méthode pour montrer la force d'un dispositif architectural, qui consiste également en un classement d'objets architecturaux et en une articulation des logiques du faire. Voici donc l'objet de mes préoccupations actuelles : sans doute, la sémiotique n'y joue-t-elle pas un rôle d'appoint immédiat au travail de l'architecte, encore moins celui d'un savoir quelque peu totalisateur. Mais il ne s'agit là que d'une des approches possibles en architecture, empruntant sa rigueur à la scène des signes et du sens.

Philippe GRESSET
Architecte - Urbaniste

LE SYSTEME DE L'INTEGRATION EN ARCHITECTURE

L'analyse du phénomène de l'intégration, faite par l'AERA sous la direction de Philippe BOUDON*, s'appuie sur la mise en place d'une segmentation des acteurs, des lieux d'énonciations et des objets manifestés à partir d'une série d'oppositions catégorielles qui apportent un éclairage intéressant sur la contribution méthodologique de l'analyse sémiotique.

Ce découpage amène à conclure sur l'existence de deux points de vue souvent opposés, mais parfois complémentaires : premièrement une vision de l'espace cartésienne, extérieure à l'acteur, qui conçoit un espace intégré dans sa logique propre. Deuxièmement une vision Aristotélicienne, comme prolongement des actions, où l'espace est perçu intégré à son environnement immédiat.

Dans le premier cas, l'identité du lieu est niée au profit de l'identité du système, c'est-à-dire une conception métaphorique de la spatialité ; dans le second, l'identité du lieu est posée, figurée en chaque point de l'espace urbain, auquel est conférée une image, c'est-à-dire une perception métonymique de la spatialité.

On ne s'attardera pas à commenter ces propositions théoriques, pour porter notre réflexion sur la conclusion de l'étude de cas de Louvain-la-Neuve, où l'esquisse de la définition d'un système de l'intégration nous est proposée.

Les auteurs envisagent trois types de systèmes d'intégration, qui correspondent à deux conceptions bien différentes du sens du mot "système".

- une conception ensembliste, proche de la systématique
- une conception linguistique, où système s'oppose à processus.

* BOUDON Ph., DESHAYES Ph., NEDELEC C. -Intégrations et architecture. AREA, Recherche CORDA, 1977.

1) La conception ensembliste

"Système" est pris ici dans le sens de la totalité, ensemble clos d'éléments. Ainsi l'architecture est intégration par nature, elle en est la métaphore. L'espace architectural est conçu comme la transparence de la totalité du tracé mental des concepteurs. Mais le système suppose la différence entre les éléments conservés : l'intégration n'est pas fusion.

A l'illustration de cette conception, on peut citer l'exemple d'une autre ville nouvelle - Evry - dont le centre ville a été conçu et présenté par ses auteurs comme un "espace intégré". Il s'agit dans ce cas, de la juxtaposition de différents éléments urbains (des équipements) sous une même enveloppe matérielle, mais conservant à chacun (les promoteurs des équipements) ses différences propres ; différences qui se font jour à travers la difficile cohabitation de l'Agora (équipement public) et du centre commercial (équipement privé).

2) La conception linguistique

Système s'oppose à processus, comme chez HJELMSLEV par exemple, c'est-à-dire à quelques nuances près, la reprise de l'opposition entre l'ordre du paradigmatique et l'ordre du syntagmatique.

Les auteurs nous font très justement remarquer que cette fois, l'intégration n'est plus du domaine du système - le synchronique - mais de celui du processus - le diachronique.

L'intégration est un processus dynamique qui dépendra du contexte de l'environnement intégrant.

Avec l'introduction du contexte, on rejoint la troisième notion distinguée, celle de la valeur attribuée à un élément dans un ensemble en fonction du contexte, c'est-à-dire de la dynamique du processus.

Le contexte syntagmatique attribue une valeur à un élément du champ paradigmatique : le système n'est pas porteur de significations arbitraires et figées, il s'inscrit dans l'évolution diachronique du processus.

Un processus d'intégration est cité à travers le cas du centre Beaubourg qui "par sa présence change les valeurs relatives des éléments et par sa grande différence est intégrant".

Cette dernière remarque nous paraît particulièrement intéressante et mérite un développement.

Il est vain en effet de vouloir chercher le modèle d'intégration du centre Beaubourg, au tissu du quartier environnant. C'est à ce propos une anti-intégration si évidente qu'il n'y a pas lieu de s'appesantir. Par contre, si l'on observe l'évolution du processus de transformation du quartier, que dire cette fois au sujet de ce bâtiment ?

A l'étonnement général des spécialistes qui pensaient en sa présence, se trouver en face d'un poids mort dans le quartier, on assiste à l'absence de rejet, et bien plus à la récupération de son espace extérieur par les plus marginaux, comédien, chanteur des rues, ceux pour lesquels il est d'ordinaire illusoire de prévoir et de programmer des aménagements spécifiques. Beaubourg est en train d'intégrer le quartier.

Indépendamment de la persistance du problème de l'éviction des anciens résidents et des couches populaires du centre de la ville, Beaubourg est intégrant au sens où il accélère le phénomène du processus d'évolution du quartier, sur le plan économique et culturel. Intégrant au niveau des activités, mais aussi de l'animation culturelle ou de loisir, et, intégrant symboliquement par les effigies de la façade principale du centre qui "se promènent" sur les sacs publicitaires et les affiches en provenance de la librairie et des expositions du centre.

- Un autre phénomène "anachronique" est celui de la rénovation des habitations des ouvriers Michelin à Clermont-Ferrand.

Au départ la banlieue de Clermont-Ferrand avec une plaine, couverte de pavillons anciens, identiques, appartenant aux usines Michelin. Avec l'évolution économique de la ville, et son extension vers les zones urbanisables, cet ensemble pavillonnaire (comportant également quelques collectifs) a été entouré, noyé dans un tissu contemporain, de ZAC, de zones de petites industries et de centres commerciaux. Les caractéristiques architecturales de ce tissu contemporain outre la violence des formes produites sont essentiellement la couleur, présente sur tous les murs, les bardages, les enseignes, les panneaux publicitaires. Les pavillons Michelin avaient triste allure dans cet environnement agressif.

L'intégration a consisté à rénover les façades par un jeu de dessin géométrique coloré, peint sur les façades. L'intégration morphologique a marché cette fois, à l'envers de l'ordre chronologique traditionnel des bâtiments anciens par rapport au tissu contemporain.

Ainsi se dégage une notion importante de tout phénomène d'intégration : le rapport hiérarchique qui s'établit entre l'élément intégré et le milieu intégrant. On remarquera que ce rapport hiérarchique passe par l'établissement d'un seuil, une "balance" entre les poids spécifiques de l'intégré par rapport à l'intégrant. On peut résumer ainsi les trois situations stables de ce phénomène :

1) intégré < intégrant

On est dans le cas d'une intégration classique d'un élément à une structure environnante, avec des précisions à apporter sur les phénomènes de seuil et leurs variations dans la perception finale.

2) intégré = intégrant

Il n'y a plus d'intégration à, mais une intégration dans, avec dissociation des éléments de l'espace entre eux, et attribution d'une valeur intrinsèque aux éléments.

3) intégré > intégrant

Au départ il n'y a pas de projet différent de la première situation d'intégration. Le phénomène marche normalement dans un seul sens, celui du respect chronologique : le milieu existant est présenté comme l'intégrant. Au stage de la réalisation, la balance penche cette fois en faveur de l'intégré (Beaubourg et Clermont-Ferrand), dont le "poids" urbain s'avère supérieur. Il y a donc inversion des valeurs et l'élément présenté au départ comme intégré devient intégrant et vice versa.

A.F. VERGNIAUD, Architecte
LA.1

LABORATOIRE D'ARCHITECTURE N° 1 (LA.1)

Unité Pédagogique d'Architecture n° 6

B. BERGMANN, J. BESCOS, F. CAUHEPE, M. FOUERRE, O. JACQUEMIN,
B. KREBS, E. KREBS, C. MAITRE, P. MASQUARRENC, J. ODINOT,
A. RENIER, P. SALADIN, A.F. VERGNIAUD.

Le Laboratoire poursuit une recherche interne dont les textes présentés ici reprennent quelques orientations. Il réalise également deux recherches sur contrat : l'une avec le PLAN CONSTRUCTION (Ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie), l'autre avec le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et l'Institut de Recherche en Informatique et Automatique (IRIA).

Le Laboratoire est associé au Groupe de Recherches sémio-linguistiques de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales au sein de l'Unité de Recherche linguistique n° 7 de l'Institut de la Langue Française (CNRS). Le Laboratoire participe également aux travaux du Groupe "Analyse de Système" de l'Association Française de Cybernétique Economique et Technique (AFCET).

LA CONCEPTION D'UN DISPOSITIF ARCHITECTURAL

Cette étude s'inscrit dans un mouvement de pensée qui tend à considérer l'oeuvre architecturale, non seulement dans ses apparences sensibles, mais essentiellement dans son contenu sémantique. Alors que les études morphologiques ne cessent de se développer tant à l'occasion de l'analyse d'édifices que pour celle des sites, l'on souhaiterait apporter une contribution efficace à la recherche du sens du "construit". Plus exactement, l'on voudrait éviter que parlant des significations de l'architecture, l'on se satisfasse d'une référence commode au social, au symbolique, au culturel, par facilité de langage, attribuant à d'autres disciplines le soin d'en traiter.

Il semble, au contraire, de l'essence même de l'activité architecturale de prendre appui, avant le temps du projet, sur l'observation clinique de ses manifestations antérieures et de saisir leur relation à l'histoire : soit d'examiner les formations sociales et économiques qui en ont constitué le contexte et l'origine, soit d'interroger directement les oeuvres elles-mêmes pour y saisir la trace de ces formations.

La métamorphose du social en spatial se fonde sur une capacité à redécouvrir le sens du spatial au-delà de ses contours apparents ; et ceci, non pas tant par les voies incertaines d'une interprétation de portée générale, mais de constitution floue, que par celles de la reconnaissance pas à pas de la formation dialectique du sens. La finalité de l'étude est donc l'exploration de la genèse du sens et non seulement la reconnaissance de la morphogénèse architecturale. Elle est surtout la découverte de la construction sémantique de l'oeuvre.

Plus précisément la recherche a pour objet l'étude des unités de signification, identifiables dans tout dispositif architectural conçu en vue d'une pratique sociale. On ne se limite pas au repérage de ces unités sémantiques, mais à

On entend par dispositif architectural tout ensemble d'éléments constituant un espace nommé ou une partie d'espace repérable par un usage caractérisé : une "salle-de-séjour", un coin de jeu, une véranda, une entrée, une aire d'attente, un lieu de rencontre, etc.

l'analyse de leur stabilité sur "la longue période", afin de dégager, d'une part, les unités à caractère contextuel et événementiel et, d'autre part, celles qui constituent le noyau sémique structurel du dispositif étudié.

L'on distingue ensuite à travers un ensemble de dispositifs similaires, étalonnés sur les états successifs des formations sociales et économiques, les temps de permanence et ceux de rupture du noyau constitué par les unités de signification à forte inertie.

Le sujet de la recherche devient alors l'étude du noyau sémique et des sèmes contextuels d'un dispositif architectural, afin de saisir, à partir d'une collection ordonnée d'objets empiriques (des lieux, leur englobement et leur périphérie), les continuités et les ruptures qui se sont manifestées dans leur organisation sémantique.

Ainsi au-delà de la réunion d'une collection iconographique originale de dispositifs l'on fonde l'intérêt de l'étude dans un essai de construction d'une sémantique de l'architecture. Plus exactement, on ambitionne de montrer :

- que la conception d'un projet, orienté en fonction d'une certaine pratique sociale attendue, ne peut être seulement l'effet d'une composition architecturale résultant d'un jeu sur des formes ; le sens produit serait alors de l'ordre de la combinatoire et non celui de la substance des unités qu'elle associe.

- que la conception d'un projet ne peut être non plus le seul fruit d'une combinaison subtile de matériaux et de composants physiques ; le sens produit risquerait alors de n'apparaître que dans les objets morcelés, réunis par la logique interne de leur compatibilité technique.

- mais, que la conception architecturale pourrait être une production de formes (aspectuelles), construites à partir de la mise en évidence des propriétés conceptuelles de l'objet projeté. Le sens résulterait, non seulement de la sémiose implicite qui s'opère dans la conception de l'image par voie analogique ou algorithmique mais de la mise en relation d'un système d'expression avec un ensemble d'idées, articulées dans un procès de sémiose explicitée. Ce dernier procès, à l'inverse des précédents, permet de faire la lumière sur les contradictions en cours dans la conception architecturale, alors que les premiers les estompent, soit dans l'imprécision de l'image analogique simplificatrice

et réductrice (composition ensembliste où l'identité de l'élément est accessoire), soit dans les failles interstitielles de l'image algorithmique, où l'identité de l'ensemble ne résulte que d'un jeu sur les éléments.

Mais l'un des procès n'exclut pas l'autre ; et si les premiers sont généralement les seuls pratiqués dans la conception architecturale, il semble opportun de poursuivre la recherche dans la voie du dernier procès, ne serait-ce que pour fonder une alternative au système "molaire" des Beaux-Arts et au système "moléculaire" des Bureaux d'études techniques.

Certes, en informatique interactive, il est possible de conjuguer "procès par composition" et "procès par combinaison" dans le double mouvement dialectique de la totalité et de l'unité, de la présence et de l'absence. Le manque d'une mémoire matériellement constituée à partir d'une critique de l'architecture "existante et pratiquée", ne permet d'opérer actuellement que sur des entités abstraites ou des fragments du réel.

Non seulement l'un des procès n'exclut pas l'autre, mais rien n'indique que le "rêve éveillé", quatrième procès de conception évoqué ici, ne puisse féconder une sémiose explicitée et construite dialectiquement. Il n'est pas prévu dans le cadre de cette étude de poursuivre l'analyse jusqu'à ce point, mais seulement dans un premier temps de tenter de clarifier le procès de sémantisation originelle d'une oeuvre architecturale.

En d'autres termes, il est question de promouvoir une activité intellectuelle dont l'objectif serait de réfléchir sur les caractéristiques sémantiques du dispositif en projet, tout autant que sur ses caractéristiques physiques et syntaxiques.

Construire les caractéristiques sémantiques d'un projet ne veut pas dire que l'on puisse prédire les significations sociales associées aux faire individuels qui se développeront dès la construction de l'édifice, à travers les événements de son insertion sociale et de ses appropriations successives.

Il n'est pas envisagé non plus de concevoir un projet en définissant logiquement et définitivement son contenu sémantique, hors le jeu des contradictions qui se manifestent au cours de la représentation graphique. L'objectif poursuivi

est de faire apparaître que tout dispositif architectural n'est pas seulement une construction physique et morphologique, mais qu'il est, dès sa réalisation, identifiable également sous la forme (abstraite) d'une organisation sémantique.

La particularité de cette étude réside dans la volonté de mettre à jour la composante sémantique de l'oeuvre architecturale, aux côtés des composantes physiques et morpho-syntaxiques trop exclusivement reconnues la plupart du temps. Le problème du sens en architecture est en effet le plus souvent renvoyé vers les sciences humaines pour un traitement séparé. L'apport de ces disciplines serait plus fructueux si la conjonction des composantes indiquées ci-dessus était révélée. Il deviendrait évident que le spatial ne peut être construit sans référence implicite ou explicite au social. Tenter de comprendre, à l'aide d'une sémantique descriptive et interprétative, les unités de sens qui constituent le contenu social d'une oeuvre, serait une étape propice à un renouvellement de la conception architecturale.

Ce serait une autre étape que de fonder une sémantique générative de l'architecture dont l'objet serait de promouvoir, dans le cours du projet, la recherche exacte des unités de contenu et non seulement celle des unités d'expression, non certes pour déterminer positivement l'une par l'autre, mais pour qu'une dialectique du sens et de la forme se développe sur la base d'unités concrètes mises en relation dans une totalité en devenir.

La faiblesse historique de l'activité de conceptualisation en architecture a incité les chercheurs, depuis plus d'une décennie, à se tourner vers des théories périphériques constituées, pour tenter de comprendre la pratique architecturale elle-même. L'une des dernières disciplines explorées - la linguistique - a, par ses rigueurs internes, contribué largement à restructurer divers champs théoriques préalablement découverts. Le bouclage de cette recherche libre sur les questions de langage ainsi que sur les faits d'expression est peut-être en même temps l'indice d'un retour à une construction théorique de l'architecture, qui se ferait de l'intérieur, avec sa propre "parole", ne conservant momentanément que quelques concepts, forgés à l'extérieur, pour leur fécondité dans une analyse première.

Les concepts de noyau sémique et sème contextuel que l'on se propose de préciser et d'utiliser en architecture ont été forgés dans le cadre de l'étude des langues naturelles. Sans retenir l'hypothèse de l'isomorphisme des systèmes

d'expression, dits "naturels" et des langages artificiels, on se propose de reconnaître qu'une sémantique est constituable en tout domaine de production sociale et, en particulier, en architecture.

Une sémantique : c'est-à-dire un ensemble organisé de concepts permettant d'approcher la construction du sens des objets étudiés, ainsi que la greffe permanente des significations individuelles.

Une sémantique de l'architecture serait l'un des moyens de construire les fondements de "l'architectural" dans la mesure où elle participerait à l'élaboration continue du système articulé des concepts permettant d'expliquer l'ensemble des faits d'architecture.

La condition de cette efficacité ne réside pas évidemment dans la reproduction de discours parallèles sur la signification, empruntés à d'autres disciplines, et dans leur application à l'architecture, mais dans la construction de concepts pertinents pour l'analyse du sens en architecture.

Ainsi, plutôt que reprendre les divers concepts des écoles de sémantique et de voir en tous lieux leur pertinence obligée, il nous semble essentiel de participer à la construction d'une sémantique propre à l'architecture.

Le sens d'une chose, ici d'un dispositif, peut être aussi considéré comme un ensemble. Il est décomposable en unités de signification et en relations entre ces unités.

On observe ainsi :

- que certaines unités peuvent constituer au sein de l'ensemble un "noyau sémique" à forte inertie, c'est-à-dire, un sous-ensemble composé d'unités de signification suffisamment stables pour être repérées dans une organisation du sens.

- et, par voie de conséquence, que certaines parties de l'ensemble peuvent être fortement liées à un contexte. En d'autres termes, qu'il existe des "sèmes contextuels" dont le statut révèle en même temps, par différence, l'existence d'un noyau sémique.

La reconnaissance des unités de signification constituant le contenu sémantique d'un dispositif implique :

- que l'ensemble sémique étudié soit suffisamment riche en contenu conceptuel pour en montrer l'organisation interne ;

- mais qu'il ne présente pas non plus une organisation inextricable d'unités de signification diversifiées.

Ainsi, le type de dispositif retenu pour l'étude, n'est ni un élément d'architecture au sens courant du terme (porte, cloison, poteau ...), ni un ensemble d'éléments formant édifice ; mais un ensemble intermédiaire d'éléments concourant à la création d'un lieu, d'une aire, d'un espace nommé. Ensemble d'éléments englobants et englobés, articulés les uns aux autres suivant un plan de construction et en raison d'un usage social attendu, il est marqué d'un nom technique mais enrichi de la résonance d'une pratique et de ses faire constitutifs. Plus qu'un dispositif technique, ce lieu est alors un dispositif scénique caractérisé par sa position spatiale et repéré par rapport aux axes sémantiques du dedans et du dehors, de l'abrité et du découvert, du privé et du public, etc. Il reste à reconnaître si le dispositif étudié est le lieu d'une pratique (réelle ou mythique) et comment celle-ci s'y manifeste.

LA.1

LE BALCON ET LA LOGGIA

L'une des recherches effectuées dans le cadre du laboratoire d'architecture n° 1 porte sur l'étude des éléments de façade des bâtiments d'habitation, qui contribuent à l'établissement de relations entre l'espace intérieur des logements et l'espace urbain environnant.

Ces éléments sont des dispositifs architecturaux tels que des "balcons" ou des "loggias" qui constituent en eux-mêmes un espace spécifique. C'est donc la contiguïté de ces espaces qui est traitée, tout autant que l'élément lui-même.

L'étude en cours porte sur une gamme de dispositifs très variés, afin de faire apparaître des différences significatives au plan de leur morphologie et de leur fonctionnement pratique et symbolique.

Les facteurs de diversification des objets architecturaux analysés sont :

- la période de réalisation,
- le procédé de construction employé,
- le mode de financement,
- la situation urbaine du bâtiment,
- le type de maîtrise d'ouvrage et de programmation,
- le mode de conception avec participation ou non des usagers.

Chacun des dispositifs architecturaux de façade observés, est étudié aux trois plans de sa constitution physique, de son organisation morphologique et de son usage pratique ou mythique.

Les propriétés "physiques", "formelles" et "sémantiques" de ces dispositifs repérées et classées lors de l'analyse, sont une aide à la prospection de voies nouvelles de composants de façade.

L'étude comprend ainsi :

- la découverte des multiples dispositions originales adoptées en façade des bâtiments d'habitation pour assurer les fonctions de contact entre l'espace du logement et celui de la rue,

- la mesure des nombreuses transformations opérées à travers l'usage, les modifications encore possibles et les limites à la transformation,

- l'évaluation des qualités qui sont attribuées aujourd'hui à ces dispositifs, afin d'identifier les propriétés à retenir pour des conceptions nouvelles,

- la rédaction d'un cahier des charges pour la conception de nouveaux dispositifs de façades.

Les éléments de façade traités dans le cadre de cette recherche sont des artefacts cernables descriptibles. En leur reconnaissant un rôle d'unités au sein d'ensembles concrets, ces éléments deviennent analysables en qualité d'objets physiques.

S'ils sont descriptibles en tant qu'objets physiques, il convient aussi de les étudier en tant qu'objets abstraits, afin de leur conférer un statut d'unités au sein de systèmes formels.

Ces éléments peuvent s'insérer dans plusieurs ensembles à la fois concrets et abstraits. L'étude des organisations formelles où ils sont intégrés comme unités, permet en retour d'expliquer la morphologie, le fonctionnement et la signification de ces éléments.

Tout dispositif de façade appartient ainsi à plusieurs ensembles concrets ou abstraits, où il prend chaque fois le rôle particulier d'une de leurs unités.

Sont concrets (mais analysables formellement), les ensembles réunissant des éléments de façade au sein d'une même organisation physique localisée.

Sont abstraits, les ensembles réunissant des éléments de façade au sein d'une même organisation formelle, ces éléments pouvant avoir chacun une localisation particulière dans divers ensembles concrets.

En tant qu'objets physiques considérés au sein d'ensembles concrets et abstraits, les éléments de façade étudiés sont analysables à la fois dans leur expression manifeste et au plan des contenus qu'ils signifient.

Dans chaque cas, on a donc effectué une analyse morphologique de l'objet lui-même en tant qu'unité inscrite dans les divers ensembles reconnus, mais

aussi une analyse morphosyntaxique des ensembles eux-mêmes où cette unité joue un rôle.

Puis, on a procédé à une analyse de contenu en reconnaissant :

- d'une part, les fonctions pratiques que ces dispositifs permettent d'assumer, et la manière dont elles sont accomplies dans l'usage réel,

- d'autre part, l'investissement symbolique dont ces éléments de façade sont l'objet.

Par ces analyses successives, sont apparues les propriétés physiques, morphologiques et sémantiques des éléments de façade étudiés.

Les éléments constitutifs de façade étudiés ont été considérés comme des unités entretenant des rapports de contiguïté, de complémentarité, d'opposition ou d'association au sein des divers ensembles organisés, repérables.

Ces ensembles sont de trois types :

- le premier type d'ensemble est constitué par la réunion des diverses parties d'une façade,

- le second se compose des espaces intérieurs et extérieurs contigus, et de ceux qui se développent dans l'épaisseur de la façade,

- le troisième ensemble comprend les dispositifs de façade similaires, réalisés en différents lieux et à des époques diverses.

ENSEMBLE DE TYPE I

L'un de ces ensembles, le plus immédiatement perceptible, est celui que constitue la façade. Tout élément tel qu'un balcon, une loggia ou un bow-window, peut être considéré comme une unité discrète s'inscrivant dans l'ensemble fini d'une façade.

Cet ensemble organisé comporte par ailleurs des "unités de rang supérieur" tels que les travées ou les étages, et aussi des "unités de rang inférieur" tels que des motifs décoratifs ou des dispositifs techniques secondaires (par exemple, des dispositifs d'évacuation d'eau).

Situés entre ces unités d'importance différente, les éléments de façade, objet de la recherche, sont des "unités de rang intermédiaire", liées par des rapports distincts, tant aux unités de rang supérieur qu'à celles de rang inférieur. Elles constituent entre elles des organisations syntagmatiques.

La façade, premier ensemble noté ici, est structurée en une organisation syntagmatique directement visible, à condition toutefois d'opérer les découpages nécessaires pour y reconnaître les unités pertinentes, non seulement par rapport à la construction, mais par rapport à l'usage.

Nota : On entend ici par organisation syntagmatique, tout ensemble structuré composé d'unités distinctes, liées entre elles par des rapports de contiguïté et d'opposition.

En architecture, une ou plusieurs organisations de ce type sont reconnaissables en "tout ensemble articulé de lieux et de dispositifs techniques d'englobement et d'équipement". Cette organisation peut revêtir :

- soit la forme d'une succession linéaire d'unités enchaînées deux à deux : des unités de façade, des unités d'espace,

- soit la forme d'une combinaison plane : les unités complémentaires d'une façade ou des lieux contigus dans un plan,

- soit encore la forme d'enchaînements multiples dans l'espace :

- des unités de parois décalées,

- des volumes en continuité sur plusieurs étages.

Toutes ces combinaisons multidimensionnelles sont décomposables par l'analyse en plusieurs chaînes linéaires, sur lesquelles il est possible de faire porter la réflexion, l'observation, puis l'expérimentation.

ENSEMBLE DE TYPE II

Le deuxième ensemble à considérer est doté d'une structure moins évidente. Il se compose d'unités spatiales appartenant :

- les unes, au volume intérieur du bâtiment,

- d'autres, à l'environnement extérieur,

- les dernières enfin à l'espace d'intersection ou d'interface entre le dedans et le dehors.

Il en est ainsi d'une chaîne composée :

- a) de l'espace du balcon,
- b) de la pièce qui lui est attenante,
- c) de la perspective urbaine qui la prolonge.

Les organisation syntagmatiques de ce type sont très variées, non pas tant en raison de la diversité des lieux inscrits dans les bâtiments que par la multiplicité des espaces périphériques.

La recherche porte uniquement sur les éléments de façade qui sont à l'intersection d'organisations syntagmatiques répondant aux deux types d'ensembles notés, intersection déjà occupée par les balcons ou les loggias, mais qui pourrait l'être aussi par tout autre dispositif à inventer.

ENSEMBLE DE TYPE III

Pour analyser un élément de façade, il ne suffit pas de le situer "in praesentia", c'est-à-dire par rapport à son environnement réel :

- a) au sein de la façade elle-même,
- b) en relation avec les espaces qui lui sont contigus.

Tout élément de façade appartient aussi à une organisation "in absentia", abstraite dans sa structure, mais constituée d'éléments concrets, distribués dans l'espace et le temps.

En effet, si un élément de façade a été conçu et réalisé en un lieu précis, c'est non seulement afin qu'il complète les éléments qui lui sont contigus au sein de la façade, mais c'est aussi parce qu'il diffère de tous les autres éléments qui aurait pu être envisagés à sa place.

Ainsi tout élément appartient à une famille de dispositifs semblables, répondant à des usages similaires. Cependant, pour la réalisation de tel programme d'habitation, tel élément a été retenu en raison de ses propriétés particulières, plutôt que tel autre dispositif. Tous les éléments de façade qui auraient pu être employés au lieu et place de celui retenu et construit, existent par ailleurs, en d'autres lieux et sous des formes voisines. Ils appartiennent à une même famille dont on peut reconnaître l'existence et explorer l'étendue. Cette famille

d'éléments répondant à des fonctions similaires, s'est constituée à travers le temps. De nombreux éléments existent encore aujourd'hui. Ils demeurent donc observables longtemps après leur invention, sinon sous les formes de leur matérialisation première, du moins dans leur principe constructif initial.

La recherche pour être féconde ne pouvait donc porter seulement sur l'étude approfondie de quelques dispositifs, saisis dans leur environnement immédiat. Elle devait aussi prendre en considération un grand nombre d'éléments de façade similaires, réalisés en des lieux différents et dans des conditions de production variées, pour approfondir en retour la connaissance de chacun des dispositifs de façade étudiés.

L'intérêt n'a donc pas été porté uniquement, au cours de l'étude, aux éléments de façade considérés dans leur rôle au sein des deux organisations syntagmatiques décrites plus haut, mais aussi à l'ensemble des éléments qui leur sont apparentés, dans l'organisation paradigmatique reconstruite à cette fin.

LA. 1

LA GRAMMAIRE DE L'INDUSTRIALISATION OUVERTE

Le sujet de cette étude s'inscrit dans le cadre d'une réflexion orientée vers la recherche des conséquences de l'Industrialisation ouverte (1) sur les méthodes de conception architecturale.

"L'utilisation de composants définis en dehors du projet pose le problème de la méthode de conception". Tel est l'un des énoncés essentiels du Rapport sur l'Industrialisation Ouverte (2) à partir duquel est élaborée cette orientation d'étude.

Il semble en effet que les attitudes des concepteurs, chargés de projeter des bâtiments à partir de programmes tendant à définir des "ensembles à construire", sont probablement différentes des attitudes des fabricants de composants, procédant à partir de cahiers de charges portant seulement sur certains "éléments" de ces mêmes ensembles.

Si les premiers ont eu à leur disposition des Lois de Composition architecturale, qui sont encore en vigueur et se transforment lentement sous l'effet de méthodologies nouvelles, ils ne bénéficient pas toutefois d'une explicitation rigoureuse de ces lois ou de théories claires qui leur permettraient de les conjuguer avec les règles du jeu de l'Industrialisation ouverte.

Seule une grammaire implicite semble structurer leur pratique et garantir le bon fonctionnement syntaxique des projets. De leur côté, les fabricants de

(1) On entend par Industrialisation ouverte le mode de production architecturale mettant en jeu des composants de bâtiments compatibles et permettant, à l'aide de règles d'association, la réalisation de multiples combinaisons d'ensembles construits à partir d'une réserve limitée de composants élémentaires.

(2) Paul BERNARD - Une politique de composants compatibles ; vers un renouvellement de l'économie du bâtiment.
Direction du Bâtiment et des Travaux Publics et de la Conjoncture - CIDELT 1976.

composants et concepteurs de Règles du Jeu ont explicité leurs productions matérielles et intellectuelles. Mais la pluralité des conventions et des règles ne facilite pas l'émergence d'une unique grammaire qui régirait les problèmes de compatibilité entre les règles elles-mêmes et non seulement entre les composants.

Tenter de trouver, à un niveau de structure profonde, des organisations syntaxiques communes, d'une part, à des lois de composition architecturale et, d'autre part, à des règles du jeu de la "construction par composants", c'est essayer de donner à des praticiens, concepteurs et industriels inscrits différemment dans la production, les éléments de base d'un langage commun. C'est au moins favoriser le recours des concepteurs à des composants industriels et accroître l'écoute de ceux-ci aux conceptions architecturales des premiers.

A défaut de pouvoir reconnaître un unique système grammatical cohérent à travers ces diverses pratiques, la mesure des écarts entre les règles explicitées peut être l'amorce de la construction d'un système général de compatibilité.

Les résultats attendus de cette étude ne peuvent consister en l'élaboration prochaine d'une méthode intégrative qui conjuguerait les préoccupations formelles, ensemblistes et dialectiques des concepteurs, avec les attitudes conceptuelles nées de la nécessité de prédéterminer les composants avant leur incorporation dans des configurations formelles et physiques.

Comme étape intermédiaire, la connaissance plus approfondie des mécanismes syntaxiques qui opèrent au niveau des structures profondes et des mécanismes transformationnels qui relient celles-ci aux structures de surface, permet d'aider les concepteurs à mieux comprendre leur propre pratique et à la faire évoluer.

L'un des objectifs de cette étude est de procéder à une clarification de ce que l'on entend, dans la pratique courante, comme "langage des formes", "langage de l'architecture", et de lui donner un contenu moins évasif que celui qu'on lui prête dans les milieux professionnels, voire de mettre en cause le fondement même de ces expressions.

Cette recherche devrait à son terme contribuer à construire une "systématique architecturale" qui ne serait pas limitée seulement à la mise en

évidence d'une structure architectonique du solide construit, mais qui proposerait également une structuration de l'espace englobé et des équipements internes et externes qui lui sont associés.

On aurait progressé ainsi dans la voie d'une sémiotique spécifique de l'architecture, autonome par rapport aux autres sémiotiques plastiques et visuelles, et surtout indépendante de la linguistique et de la sémiologie générale avec lesquelles elle est trop souvent confondue.

L'intérêt technique des résultats escomptés se situe dans la possibilité éventuelle de faire correspondre à des composants formels, conçus comme des unités constitutives d'ensembles définis en réponse à des programmes globaux de bâtiments, des composants physiques industriels, définis à partir de cahiers des charges particuliers.

L'intérêt méthodologique est d'amorcer la mise au point d'une méthode concrète de conception intégrative, conjugant une composition architecturale ensembliste avec une conceptualisation de segments architecturaux, les deux se définissant simultanément dans un même mouvement dialectique.

Aujourd'hui, des démarches existent mais aucune méthode n'est encore formalisée.

La réussite de l'industrialisation ouverte est conditionnée par de nombreux facteurs dont l'un nous paraît essentiel : c'est l'attitude des concepteurs de bâtiments face aux règles du jeu qui organisent "la construction par composants en système ouvert", règles que les concepteurs doivent savoir lire, interpréter et utiliser.

Il n'est pas évident que des praticiens formés aux différentes écoles de conception architecturale soient prêts à exploiter au mieux les dispositifs syntaxiques prévus dans les règles proposées aujourd'hui. En effet, les lois (supposées) de la composition architecturale n'ont pas fait l'objet d'une formulation aussi rigoureuse que celles dont ont bénéficié les règles du jeu de "l'industrialisation ouverte".

Les premières reposent sur une sorte de grammaire implicite, dont quelques fragments d'explicitation peuvent être trouvés dans des travaux théoriques

sur l'architecture. Les secondes sont construites suivant des grammaires explicites, mais elles sont multiples et non totalement concordantes.

Parlant de grammaires, nous formulons une première hypothèse : toute oeuvre architecturale considérée comme une totalité, intégrant des composants physiques suivant un schéma formel d'ensemble et produisant du sens, est portée par une grammaire ; et cette grammaire permet tout autant les écarts à la règle et les "dissonances" que les enchaînements spatiaux que l'on dit harmonieux ou riches de signification.

Dans la logique de cette prise de position, il peut paraître évident que les lois de la composition dialectique et ensembliste, d'une part, et les règles de la conception par addition de composants, d'autre part, sont construites suivant des organisations systémiques similaires, puisqu'elles concourent à la production des mêmes objets. Dans ces conditions, ces organisations procéderaient toutes d'un même "modèle de compétence", représentant le savoir grammatical implicite de l'ensemble des concepteurs. Il n'est pas assuré cependant que les concepteurs de bâtiments, répondant à des programmes, aient le même système de détermination que celui des concepteurs de composants, répondant à des cahiers des charges.

Si des différences importantes existaient entre les comportements des uns et des autres, différences dues à leurs formations initiales ou à leurs insertions économiques, par exemple, celles-ci se reporteraient également sur les systèmes grammaticaux utilisés par eux, puisque leur pratique contribuerait aussi à les façonner diversement.

Ces disparités de système grammatical, voire même la co-présence, dans la conception, de règles contradictoires, rendraient pour une part inopérants les efforts de rationalisation effectués sectoriellement par ailleurs.

En raison du grand nombre de praticiens concernés par la conception de bâtiments ou de composants, nous assisterions dans ces conditions à un blocage de l'industrialisation ouverte en un lieu inattendu : celui du projet.

Sans imaginer que ce blocage puisse se produire, car les concepteurs ont une capacité à modifier en partie leur savoir grammatical implicite, il demeure

cependant probable que la politique actuelle en matière de composants compatibles, soit freinée par une inappétence relative des concepteurs de bâtiments à utiliser des règles étrangères à leurs comportements spécifiques.

Nous faisons l'hypothèse qu'il existe dans le domaine de la production du bâtiment des disparités grammaticales fondamentales qui constituent un point de blocage latent.

En même temps, nous formulons l'hypothèse qu'une clarification de ces disparités rétroagirait d'une part, sur la constitution intrinsèque des règles du jeu actuelles dans le sens de leur mise en compatibilité grammaticale et, d'autre part, sur l'explicitation des lois (supposées) de la composition architecturale.

Si l'unicité grammaticale des "systèmes de règles" en présence ne peut être recherchée que dans un mouvement utopiste, il demeure qu'à terme, la mesure des écarts entre des systèmes constitués ou en voie d'élucidation aiderait les concepteurs, plus en affinité avec les uns qu'avec les autres, à tenir compte des différences constatées et à maîtriser la conjugaison des systèmes eux-mêmes.

L'objectif étant d'expliciter des lois supposées de composition architecturale et révéler un système grammatical sous-jacent à des règles du jeu sur l'espace, les étapes de la recherche comprennent le repérage de règles syntaxiques et de règles de transformation.

Le repérage de règles syntaxiques utilisées dans les conceptions architecturales par "composition" ou "par addition", nous permet de savoir si celles-ci existent en nombre fini ou non.

- Si nous sommes en présence de règles en nombre fini nous pouvons dire que le système grammatical existe mais, qu'implicite, il suffisait de le révéler.

- Si l'exploration des règles syntaxiques conclue à leur extrême multiplicité, la constitution d'une grammaire se transforme en l'élaboration d'un système de compatibilité entre règles et lois existantes.

Le repérage de règles syntaxiques nous indique comment sont constituées les structures profondes de l'espace sur lesquelles elles opèrent. Ces règles révèlent aussi le mode d'insertion des composants à ce niveau de structure. C'est là

l'essentiel de ce repérage : les structures profondes ainsi reconnues et qui s'actualisent dans les projets et dans les bâtiments sont celles qui nous permettent d'interpréter les significations de l'espace construit.

Le repérage de règles de transformation pratiquées actuellement dans l'implicite par les concepteurs, non formés aux méthodes de conception architecturale fondée sur une approche systémique ou sémiotique, nous permet de savoir si ces règles sont elles aussi en nombre fini ou non.

- Si les règles de transformation inventoriées sont en nombre fini, les systèmes étudiés, divers dans leur apparence, constituent un seul et même système doté d'une grammaire.

- Si les règles sont difficilement dénombrables, seul peut être proposé un classement didactique de celles-ci faisant apparaître les jeux entre les règles.

Le repérage des règles de transformation nous montre comment, lors de la conception, les rapports s'établissent entre les structures profondes d'un projet et ses structures de surface et comment celles-ci donnent naissance à leur tour à des structures effectives, manifestées par l'emploi des composants physiques. En d'autres termes, la reconnaissance de ces règles nous aide à comprendre comment s'effectue dans une conception architecturale la relation entre l'organisation structurale, intelligible et productrice du sens, et les phénomènes structurels perceptibles.

EXERCICES : L'ARCHITECTURE DU PAYSAGE

L'effet paysage est une forme de banalisation de l'observation de l'espace depuis un point de vue déterminé ; une sorte de mise en conformité codée de la relation spatiale qui s'établit entre l'observateur et le champ visuel de l'espace qu'il considère.

En prenant appui sur une série de paysages reconnus, on cherche à déconstruire le paysage afin de faire émerger les caractéristiques, extérieures à l'espace lui-même, mais pourtant communes dans chaque vision paysagère, qui permettent de plaquer sur des espaces de pratiques et de nature très différentes, ce modèle d'observation et d'énonciation stable appelé "Paysage".

- Le paysage, ou "effet" paysage est une banalisation du point de vue de l'observation, conformément à un modèle culturel de lecture de l'espace. On considère ainsi une portion de l'espace, limitée par certaines caractéristiques de focalisation, de champ visuel, de cadrage, tel que l'ordonnement des objets de l'espace perçu depuis un point particulier autorise à le décrire en terme de paysage.

- Le paysage est donc une qualité significative de l'espace, qui appartient à l'ordre du message visuel énoncé par un spectateur, qui se trouve ainsi en mesure de proposer un sens connu et repéré de son observation. Le dialogue entre l'observateur et l'espace s'établit grâce à la présence d'une structure relationnelle entre les objets perçus et leur situation spatiale caractéristique ; de telle façon que le message visuel passera en terme de reconnaissance d'un code culturel de spatialité, qui déclenche l'existence de l'effet paysage chez son lecteur.

- D'où l'interrogation sous-jacente : qu'est-ce qui fait "effet paysage", quelles sont les caractéristiques extérieures à l'espace lui-même (puisque de nature positionnelle dans l'espace de l'observation) qui permettent de rassembler sous le même vocable l'énonciation - un paysage - des espaces de nature, de culture, de valeur et d'usage très différents.

On fait l'hypothèse qu'il existe, chaque fois que "l'effet" paysage peut être énoncé, une invariance de relations structurales repérables entre l'observateur

et les sujets de son observation. Elle est présente dans des situations spatiales parfois très différentes et se traduit par l'existence d'une focalisation privilégiée de l'espace de nature culturelle et chargée de connotations positives.

EXERCICE N° 1

- Prendre un paysage ; arbitrairement (une seule photographie).
- Déconstruire ce paysage (une multitude de photographies du même espace, en se déplaçant à l'intérieur ou autour de l'espace) c'est-à-dire, se déplacer dans l'espace ; déplacer la situation d'observation, le point de vue de l'observateur pour chercher à détruire l'effet paysage. Le message visuel ne passe plus ; le code de reconnaissance du modèle culturel est brouillé ; on ne dispose plus d'éléments suffisants pour reconnaître le paysage.

Question : qu'est-ce qui a été modifié, voire supprimé ?

Réciproquement : reprendre le même paysage initial et cette fois, en conservant le point de vue de l'observation, détruire les relations spatiales qui composent la somme organisée des objets de l'espace. Modifier, déplacer par substitution et commutation les éléments constitutifs du paysage. Le résultat est identique : le paysage est détruit (le photographe ne bouge plus).

Question : qu'est-ce qui faisait l'effet paysage initial ? Quelles étaient les caractéristiques du point de vue de l'observation par rapport aux objets spatiaux observés ? Chercher à les mesurer, à les repérer.

EXERCICE N° 2

- Prendre plusieurs paysages, appartenant à des espaces de nature, de culture, de valeur et d'usage différents.

Exemples :

le centre ville	-	la banlieue
le chemin creux	-	l'autoroute
le bocage	-	la mine

Chacun est susceptible d'un effet paysage.

- Recommencer l'exercice n° 1, en veillant à relever les invariances des relations structurales qui associent dans une vision paysagère le point de vue de l'observateur et les sujets observés.

La méthode proposée résulte de la confrontation de différents supports susceptibles de provoquer l'effet paysage.

- on s'interroge sur l'hétérogénéité des types d'espace recensés comme paysages,

- on s'interroge sur la poursuite de l'attribution de connotations positives, dans l'ordre de l'esthétique, aux divers espaces interprétés en terme de paysage ; indépendamment des valeurs d'usage et des symboles qui sont caractéristiques des espaces qui les supportent.

- on s'interroge sur les éléments structurels de composition visuelle, communs à tous les paysages, qui sont susceptibles d'occulter les différences

- socio-économiques,
- culturelles,
- de valeur et de temps

qui différencient ces espaces lorsqu'on les considère sous l'aspect de leur pratique sociale.

- En ce sens on s'aperçoit que la signification issue d'une observation depuis un point caractéristique n'est pas conforme à la signification issue de la pratique quotidienne de ce même espace. Il y a distorsion des phénomènes de signification. La méthode vise à faire émerger les causalités de ces phénomènes.

Les résultats d'une telle entreprise permettent d'entrevoir le paysage en termes de structure de relations spatiales entre les éléments de sa composition et la situation de l'observation.

Quel intérêt cela présente-t-il ?

- une vision plus mécaniste du phénomène de "l'effet" paysage, moins événementielle, qui s'oppose à l'exploitation définitive et figée du paysage - un paysage peut se modifier et disparaître en tant que tel.

- une vision plus culturelle, celle du code de lecture et d'appréciation, qui permet d'attribuer des valeurs positives à des situations spatiales différentes. Elle s'oppose à la croyance d'une objectivité naturelle du paysage.

- une vision stratégique, celle de la place privilégiée de l'observateur, qui peut donner lieu à l'exploitation abusive et gratuite d'une situation spatiale. Voir les stratégies immobilières qui font vendre une situation foncière privilégiée.

- enfin une aide pour l'architecte, cherchant des solutions efficaces d'intervention sur l'environnement construit : considérer le paysage non pas comme une toile de fond, mais comme un espace architecturé susceptible d'une analyse en termes équivalents à ceux généralement employés dans le domaine architectural. Il disposerait d'un lexique opérationnel pour parler et traiter des paysages, sur la base des procédures d'analyses qui lui sont familières, et qui ont prouvé leur efficacité dans son domaine propre.

LA. 1

Le BULLETIN du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales
- U.R.L. 7 de l'Institut de la Langue Française (CNRS)

Six numéros par an : 60 F

Rédaction : Anne Hénault
groupe sémio-linguistique
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS
Tél. : 633 19 82

Imprimerie offset - ILF - Besançon
Dépôt légal - 3e trimestre 1979